**Bénédicte Meillon, Sept. 2014**

**L3 Thème**

Quand Lea ne travaille pas dés le lever, juste après le premier café, ça ne lui vaut rien.

Il lui faut saisir la façon dont son corps va s’articuler au monde avant que la journée avec les autres ne commence. Seule, dans le jour qui vient, par des exercices répétés, elle tisse ses liens avec l’air. Une grammaire sensible, improbable, à réexpérimenter chaque matin.

Elle s’oriente.

Dans son appartement sous les toits, elle a réussi à garder une pièce entièrement vide. Un luxe dans une ville où chaque mètre carré coûte si cher. Tant pis si cela restreint l’espace qui reste pour vivre. Pour rien au monde elle ne céderait ce territoire nu. Elle en a peint elle-même les murs et les poutres rondes, d’anciens mâts de bateau, lui a-t-on dit quand elle avait visité. C’est ce rappel de la mer, incongru, au milieu des rues, loin de toute côte qui l’avait décidée. Elle se rassurait. Elle pourrait imaginer des voiles, le vent. C’était toute son enfance. De l’air dans la ville.

Là, son corps se déploie. Le bout de ses doigts la tire vers le ciel, elle touche les poutres, redescend vers le sol. La pièce est mansardée d’un côté, les murs sont sans fenêtres, mais une large ouverture au plafond lui livre une grande part de ciel. La pluie le soleil directement sur la tête et personne qui passe dans le champ.

Elle a besoin d’horizon.

En ville, elle a appris que c’est par le haut qu’il se donne.

C’est la fin de l’automne. Le gris cendré des nuages lui fait regretter d’avoir manqué la splendeur des feuillages dorés, roux, qu’elle aime tant. D’ordinaire, elle se débrouille pour trouver le temps d’un week-end de balade au bord de la mer, dans la petite ville de son enfance. C’est l’époque des couleurs chaudes dans la forêt toute proche. Elle fait provision d’odeurs, d’images pour l’hiver. Mais cette année elle a travaillé sans relâche, ne s’est guerre absentée de la ville. Elle prépare les dix ans de sa compagnie et ses journées se sont morcelées en séances de travail et rendez-vous épuisants.

Aujourd’hui, Lea a du mal. Elle sent que son corps lui échappe. Elle reconnaît un état qui revient, contre lequel elle a tant de peine à lutter.

Danser, c’est trahir l’espace.

Alors autant le faire avec la plus grande précision.

C’est la loi qu’elle s’est donnée. Il faut la tenir.

Danser c’est altérer le vide.

Pourquoi inscrire un mouvement dans le rien ? Elle voudrait tant pouvoir juste contempler et habiter simplement, sans bouger. Elle envie ceux qui le peuvent. Elle, elle n’y arrive pas.

Elle est un mot étranger jeté dans une langue. Comme un mot tout seul jeté dans le silence. Elle se sent intruse. Depuis toute petite.

Alors elle danse. Il faut qu’elle trace avec son corps, les lignes qui permettent d’intégrer l’espace. Seule la beauté du mouvement peut la sauver.

C’est sa façon de trouver place dans la vie.

Lea est chorégraphe par nécessité.

**Jeanne Benameur, *Laver les ombres*. 2008.**